

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri AGEL

La redécouverte du sacré dans la poésie  
de Jean-Claude Renard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 49-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *La redécouverte du sacré dans la poésie de Jean-Claude Renard*

En 1966, André Alter, consacrant dans la collection « Poètes d'Aujourd'hui » aux éditions Seghers, une belle et pénétrante étude à Jean-Claude Renard, concluait en ces termes : « Dès l'origine et toujours dans ce lieu qui, en l'homme, reste originel, (...) le sacré rejoint le profane, devient en même temps le **tout autre** et le **même**. »

A ce moment, le poète qui vient de faire paraître simultanément *Le Dieu de Nuit*<sup>1</sup> — auquel a tout récemment été décerné le Prix Max Jacob 1974 — et *Notes sur la Foi*<sup>2</sup>, avait déjà publié *Juan* (qui lui valut une lettre amicale de Claudel) ; *Cantiques pour des Pays perdus* ; *Haute-Mer* ; *Métamorphose du Monde* (une de ses œuvres capitales, parue en 1951) ; *Fable* ; *Père, voici que l'Homme*, qui marque un tournant dans son itinéraire comme dans son expression poétique ; *En une seule Vigne* ; *Incantation des Eaux* ; *Incantation du Temps* et, en 1966, un recueil dont le titre résume la vision mystique et cosmique de J.-C. Renard : *La Terre du Sacré*.

En 1969, une nouvelle étape dans l'ascèse mystique et poétique du poète s'accomplit avec *La Braise et la Rivière*. Le rôle fécond de l'homme prenant en charge « l'invention permanente du monde » se réalise pleinement dans une poésie qui, en conciliant et en réconciliant les antagonismes cosmiques, en dégage l'homme :

*« Dans un plus haut pays où l'eau des origines jaillit en eaux dernières,  
Un feu qui n'a de sens qu'en signifiant le froid,  
Un froid qui n'a de sens qu'en signifiant le feu,  
Pour que du dieu qui meurt naisse le dieu nouveau  
Et que du dieu qui naît renaisse le dieu mort  
Ensemble consacrés et unifiés dans l'être  
par les noces qui fondent le mystère accompli. »*

<sup>1</sup> Editions du Seuil, 1973.

<sup>2</sup> Editions Gallimard, 1973.

Comme ces vers le dégagent avec une clarté scintillante, le mystère de la Passion du Christ, et de la Rédemption du monde par son sacrifice, est vraiment renouvelé et réanimé par le dire du poète.

En 1957, il avait reçu le Grand Prix de littérature catholique. Mais notons tout de suite que si l'auteur de *Métamorphose du Monde* est en effet aussi viscéralement « catholique » qu'a pu l'être par exemple un Teilhard de Chardin, il ne faut pas prendre ce terme au sens limitatif ni étroitement traditionnel. Initié à l'ésotérisme depuis une vingtaine d'années, c'est à travers tout un courant universel d'herméneutique qu'il a déchiffré les signes du sacré. A cet égard, le poète de *La Terre du Sacré* paraît, mieux que tout autre, être actuellement celui qui prolonge de façon à la fois fidèle et singulière le grand itinéraire claudélien. N'est-ce pas l'évidence qui se dégage des lignes que lui consacre André Alter au cœur de son essai : « Jean-Claude Renard ne situe pas son grand pays de Dieu dans un au-delà, hors du temps. Il s'agit bien ici du monde, de l'assemblée des hommes, sur une terre où il importe toujours de **chercher** et de **sonder** les signes. Nous avons pénétré sur la Terre du sacré, sur la terre où l'homme a retrouvé ses pleins pouvoirs de co-créateur. »

Mais cette évidence mystique est devenue familière aux lecteurs du poète. *Le Dieu de Nuit* concentre notre attention sur une certaine forme d'approfondissement de la vie intérieure. J.-C. Renard la résume lui-même au terme de son livre quand il écrit que l'aventure spirituelle peut permettre « d'expérimenter ce qu'elle interroge (ou ce qui l'interroge), plus profondément dans l'absence et dans le silence que dans la présence et dans la parole ». Voilà ce qui nous paraît à la fois le plus actuel, le plus conforme aux exigences d'une nouvelle génération, et le plus immémorialement enraciné dans le cheminement de l'homme vers son être le plus profond. En faisant de la traversée du désert et de la pénétration dans la non-vie la Voie fondamentale, le poète du *Dieu de Nuit* rejoint l'ascèse de quelques-uns des plus grands mystiques, un Jean Tauler — qui entonnait le cantique de la « nudité spirituelle » —, un Henri Suso et peut-être, avant tous les autres, un saint Jean de la Croix.

N'est-ce pas à l'auteur de la *Nuit obscure* que se référerait un des plus grands poètes de la génération précédente, le Pierre Jean Jouve de *Porche à la Nuit des Saints*, quand il citait au seuil de la seconde partie de son livre les vers fameux du Cantique :

« Para venir a serlo todo  
No quieras ser algo en toda »<sup>3</sup>

écrivait au bas de la même page : « Non-vie est vie ».

<sup>3</sup> « Pour parvenir à connaître Tout  
Ne cherche à le connaître en Rien. »

Un des poèmes du *Dieu de Nuit* s'appelle *La Ténèbre du Feu*. Et, auparavant, dans le texte intitulé : *Vendredi comme un Champ de Glace*, nous lisons :

« Il faut commencer par la mort,  
Sous les aiguilles de pin que le vent accumule encore  
Dans les failles  
Le vide est une première vitre. »

Phrase qui fait écho à un vers qu'on peut lire quelques pages avant :

« Même le vide prodigue une naissance. »

Il est émouvant de rencontrer une idée fort semblable dans les sermons de Maître Eckhart. Nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs au très beau livre traduit et commenté par Reiner Schürmann : *Maître Eckhart ou la Joie errante*. Nous lisons, sous l'intertitre *La Naissance du Fils dans le Détachement*, les lignes suivantes : « Et l'homme détaché prête concours à l'enfantement du Fils en lui et par le même acte, en Dieu. » Précisons que « détaché » signifie ici dépouillé de son moi entièrement, déraciné de son être personnel, ce que laisse bien entendre la suite : « Dans la suprême vacuité du détachement, l'homme et Dieu s'unissent en fécondité ; une seule détermination les réunit : donner naissance »<sup>4</sup>. Reiner Schürmann, commentant le cheminement spirituel de Maître Eckhart, peut écrire : « L'apprentissage du renoncement accomplit la mort aux différences (*id est* : le fait de mourir aux différences) et rend possible la réduction de la différence à l'identité. » Claudel n'avait-il pas écrit :

« Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi » ?

Mais ne nous limitons pas à la tradition occidentale. L'expérience du vide, qui fascinera à des niveaux différents un Artaud, un Michaux, un Daumal, sans qu'elle puisse être menée entièrement à terme, n'est-ce pas celle même que nous enseignent Lao Tseu et le Taoïsme ? Feuilletons le petit livre paru dans la Collection « Idées » et préfacé par Etienne :

« Non-Etre et Etre sortent d'un fond unique,  
Ne se différencient que par leurs noms,  
Ce fond unique s'appelle obscurité. »<sup>5</sup>

(Obscurité, thème mystique par excellence, se trouve dans le titre du livre de Renard : *Le Dieu de Nuit*.)

Et encore :

« Atteints à la suprême vacuité  
Et maintiens-toi dans la quiétude. »

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 46.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 58.

Et plus loin :

*« Pratique le non-agir  
Exécute le non-faire  
Goûte le sans-savoir. »*

Il reste toutefois cette différence fondamentale que la perte de soi ici implique une désincarnation. Tout au contraire, chez le poète qu'est Jean-Claude Renard, et dont le Verbe doit sacraliser l'univers, l'aridité nocturne est fécondante, illuminatrice. Mais elle l'est parce que l'ascèse qu'elle propose passe par le limon de l'imagination poétique. La marche du poète, nouvel Orphée, à travers des domaines étranges et parfois redoutables, fait lever de la mer, des rocs, du sable et des vergers, toute une flore, toute une faune qui peupleront une nouvelle terre. L'ampleur de cette mise au monde peut faire penser aux accents les plus hauts d'un Saint-John Perse ; mais il y a chez Renard une extraordinaire acidité en même temps qu'un ruissellement des songes et des rêves dont le mélange, d'un surréalisme sans cesse contrôlé, ne peut être confondu avec nulle autre substance poétique.

Ainsi cet « exercice spirituel » sera la matrice d'une nouvelle naissance, d'une nouvelle — et éternelle — « co-naissance » au monde.

*« Cette sorte de limaille torride qui nous hache maintenant les reins annonce-t-elle enfin l'ordalie, la jubilation d'être nu, d'entrer nu dans la mer royale pour l'avènement au mystère ? »*

C'est bien l'itinéraire initiatique, celui des orphiques, d'un Nerval, d'un Mozart, accompli ici avec une rigueur dont la langue poétique porte la glorieuse et transfigureuse cicatrice. Cette langue fait naître et définit, selon les termes mêmes de Renard, « un espace de signes qui engendre l'espace d'un désir orienté vers une métamorphose ». C'est ce que révèle mieux que toute exégèse, ne serait-ce que par un ton qui est celui d'un voyant tout autant que d'un initié, le texte intitulé *Parole 5* :

*« J'approche des prés blancs  
Qui brûlent sous la mer.  
Tout commence en ce lieu où l'un se change en l'autre.  
Tout est en lui vécu.  
Toute mort est ouverte à l'être essentiel présent dans toute mort.  
L'être est pour elle en elle.  
Elle est en lui pour lui.  
Il n'y a pas autre part d'espace ni de temps.  
Avant que d'être plus que ce qui se vivra,  
Peut-être, dans l'absence de la gloire sans nom,  
L'éternité est là.  
L'éternité n'est là que pour être accomplie  
Dans le secret natal de la similitude et de la différence.  
Le silence est plus qu'une trace. »*

Henri Agel